

# Le livre de Ruth : le champ où Dieu sème l'espérance

École de la Parole 2025-2026

ÉCOLE DE LA PAROLE  
EN SUISSE ROMANDE



## Espérance sans frontière

La promesse du livre de Ruth

Sept célébrations de lectio divina  
[www.lectio-divina.ch](http://www.lectio-divina.ch)

Sur la couverture du [livret de l'École de la Parole en Suisse romande](#) de cette année, un champ de blé s'étend sous la lumière. C'est un symbole du livre de Ruth : Dieu travaille la terre du monde, même quand elle semble stérile.<sup>1</sup>

Dans ce champ, Ruth, l'étrangère, vient glaner un peu de pain — et elle y découvre la promesse d'un avenir. Là où tout semblait perdu, Dieu fait lever la vie.

Le thème de cette année, « *Espérance sans frontière* », exprime ce mystère : l'espérance ne supprime pas les limites, elle les traverse. Comme Ruth, nous sommes appelés à croire qu'au cœur de nos traversées, Dieu agit

silencieusement pour ouvrir un chemin de vie.

Entrer dans le livre de Ruth, c'est entrer dans ce champ d'espérance : le lieu où Dieu sème la vie, jusqu'à faire naître, à Bethléem, le Pain qui donne la vie au monde.

---

<sup>1</sup> Ce commentaire a été rédigé par Martin Hoegger à la suite des enseignements de la professeure Corinne Lanoir, donnés lors de la journée de formation de l'École de la Parole à Lausanne, le 30 septembre 2025. Il y a ajouté des réflexions personnelles et approfondi certains développements avec l'aide de ChatGPT (OpenAI).

Sur l'École de la Parole en Suisse romande, voir : <https://www.la-bible.ch/prestations/brochures-de-lectio-divina/> - On trouve aussi les livrets de toutes les années de l'Ecole de la Parole sur le site <https://www.lectio-divina.ch>

## Introduction

Corinne Lanoir, spécialiste française de l'Ancien Testament, invite à relire le livre de Ruth en dépassant les clichés traditionnels. Elle rappelle que trop souvent Ruth est célébrée lors de la fête des mères comme la femme idéale : fidèle, soumise, aimante, et soustraite à toute ambition propre. Selon elle, cette lecture est trop réductrice. Le texte biblique est bien plus complexe, et les dynamiques qu'il présente — exil, perte, isolement, migration, accueil, identité — ouvrent des pistes que les « classiques » images de la femme ne recouvrent pas<sup>2</sup>

Voici quelques axes :

- **Le manque et l'exil** : Ruth et Noémi sont d'abord deux femmes frappées par la famine, la mort, l'éloignement (de Bethléem à Moab et retour). L'exil, l'étrangeté ne sont pas secondaires, mais le cœur de leur histoire.
- **La fidélité** : Ce n'est pas la soumission passive, mais une décision active — Ruth choisit, Ruth s'engage, Ruth traverse. Cela change la perspective : elle est actrice, non victime.
- **La traversée des frontières** : Ruth, la Moabite, étrangère, devient membre de la communauté d'Israël. Cette traversée n'est pas magique, elle est lente, incertaine, pleine de risques. Le récit met en jeu les frontières de la culture, de la langue, de la religion, de l'appartenance.
- **Le rôle des femmes** : Plutôt que de voir Ruth comme un modèle romantique, C. Lanoir voit en elle un « sujet » biblique autonome : une migrante, une veuve, une belle-fille, qui devient « providence » pour Noémi, et « élément de salut » pour Israël (par la lignée de David).

---

<sup>2</sup> L'ouvrage de Corinne Lanoir co-signé avec Christiane Dieterlé, [Une femme étrangère, des frontières ouvertes – Lecture du livre de Ruth](#), Valence, Olivétan, 2011, met l'accent sur « les différences culturelles, la place des femmes dans la société, les étrangers ».

Dans ses travaux, C. Lanoir s'intéresse à l'interculturalité, à la reconnaissance de l'« autre », à la question de l'appartenance. Ceci éclaire la figure de Ruth comme une femme qui traverse des espaces d'appartenance et de non-appartenance Voir

ici : [https://forumprotestant.fr/articles/lanoir-renaudgrosbras-parcours-de-la-reconnaissance/?utm\\_source=chatgpt.com](https://forumprotestant.fr/articles/lanoir-renaudgrosbras-parcours-de-la-reconnaissance/?utm_source=chatgpt.com)

## I. Ruth 1,1-13 – De l'exil au tombeau

Le livre de Ruth s'ouvre sur une scène de désolation : « Il y eut une famine au pays. » Le cadre est posé : Bethléem, dont le nom signifie « maison du pain », est vide de pain. L'abondance promise à la terre d'Israël s'est évanouie. Tout commence par un manque, par une absence qui pousse à partir.

### 1. Une famine extérieure et intérieure

La famine n'est pas seulement un contexte économique : elle est une **métaphore spirituelle**. Ce qui manque, ce n'est pas uniquement la nourriture, mais la bénédiction. Le pain de la terre fait défaut, mais aussi le pain de la relation — relation à Dieu, aux autres, à soi-même.

À la fin du passage, il n'y a plus ni pain, ni mari, ni fils : tout ce qui donnait sens et sécurité à la vie de Noémi a disparu.

Le récit trace une descente, un appauvrissement progressif : du départ à l'exil, puis de la perte à la mort. Le pays promis devient tombeau.

Cette famine rappelle celles d'Abraham ou de Jacob, partis eux aussi chercher refuge à l'étranger. Mais ici, la situation est plus tragique encore : Élimélek et sa famille ne partent pas vers l'Égypte, symbole de salut temporaire, mais vers **Moab**, terre ennemie.

### 2. De Bethléem à Moab : l'exil comme épreuve de foi

Quitter la terre promise pour Moab, c'est s'exiler non seulement géographiquement, mais aussi spirituellement. Le nom d'Élimélek — « Mon Dieu est roi » — contraste avec son geste : il quitte la terre sur laquelle règne justement ce Dieu.

La famine, dans la Bible, met souvent à l'épreuve la confiance : croire encore que Dieu peut nourrir là où tout semble vide. Or, ici, Élimélek cède à la logique de survie. Ce choix humain, compréhensible, ouvre pourtant une série de ruptures : rupture d'alliance, rupture d'identité, rupture de l'espérance.

L'exil, c'est la tentative désespérée de trouver ailleurs ce que Dieu seul peut donner.

Mais le texte ne juge pas. Il ne condamne ni le père ni ses fils : il décrit une situation humaine universelle. Face au manque, chacun cherche à vivre.

C'est précisément dans cette humanité blessée que la grâce de Dieu viendra s'inscrire.

### 3. Moab : la terre de l'autre

Moab n'est pas un lieu neutre. Dans la mémoire d'Israël, il évoque un peuple impur, né de l'inceste de Lot et de sa fille (Gn 19,30-38). Selon Deutéronome 23, Moab est exclu de l'assemblée du Seigneur « jusqu'à la dixième génération ».

Partir à Moab, c'est donc franchir une **frontière interdite**.

Et pourtant, c'est là que va germer la promesse.

Le livre de Ruth commence donc à l'envers de la logique religieuse : Dieu ne se manifeste pas à Jérusalem, ni dans le Temple, mais en terre étrangère. L'espérance naîtra précisément là où tout semblait perdu et impensable.

C'est un des paradoxes majeurs de ce récit : **Dieu se révèle dans le déplacement**, dans l'exil, dans la vulnérabilité.

### 4. Le deuil de Noémi : de la perte à la parole

En Moab, Noémi perd tout : son mari, puis ses deux fils. Le texte ne décrit pas sa douleur, mais le silence qui l'entoure. Il faut imaginer cette femme étrangère, isolée, survivante. Sa vie se rétrécit à mesure que le récit avance : d'une famille, elle passe à deux fils, puis à deux belles-filles, puis bientôt à une seule.

Mais Noémi ne reste pas muette. C'est une femme qui **parle** — qui dit sa douleur, sa révolte, son amertume.

Son cri : « C'est contre moi que s'est tournée la main du Seigneur » (v.13) n'est pas un blasphème. C'est une prière de détresse, semblable aux lamentations de Job ou aux psaumes de supplication.

Dans ce cri, la foi n'est pas abolie : elle est blessée, mais vivante.

Noémi dit à Dieu sa souffrance, et c'est déjà une forme de fidélité.

### 5. La dynamique des dialogues

Chaque chapitre du livre de Ruth est structuré par un dialogue. À chaque fois, les personnages posent un choix et l'histoire se noue. Ici, Noémi invite ses belles-filles à « retourner chez leur mère ». C'est remarquable, car on parle habituellement de la

maison du père, sauf dans le *Cantique des cantiques* (3,4) et dans l'histoire de Rebecca (Gn 24,28). La « maison de la mère » est un lieu d'engendrement et de protection. Ruth, elle, décide d'entrer dans la maison de sa belle-mère.

## 6. Le tombeau de l'espérance

La parole de Noémi est tragiquement lucide : « Même si j'avais encore de l'espérance... » (v.12).

Elle imagine, dans une ironie douloureuse, la possibilité absurde de donner naissance à de nouveaux fils pour ses belles-filles. Son raisonnement souligne le vide absolu de sa situation : ni descendance, ni avenir, ni Dieu apparent.

Pour elle, tout s'arrête à Moab.

Et pourtant, c'est dans ce **tombeau de l'espérance** que Dieu prépare déjà la vie nouvelle.

Ce passage, si sombre, est une **descente nécessaire** : l'histoire de Ruth ne peut commencer que dans la mort et la perte. C'est la condition de la résurrection.

À travers l'exil de Noémi, le texte décrit l'expérience universelle du croyant qui traverse la nuit de la foi, lorsque Dieu semble absent.

## 7. Un texte nomade et méditatif

Le livre de Ruth est lui-même un **texte en exil** dans la Bible.

Il voyage à travers le canon : placé parfois après les Juges, parfois parmi les Écrits, il n'a pas de lieu fixe. Ce déplacement symbolique reflète sa vocation : être un livre de **frontière et de passage**.

C'est moins un récit historique qu'une **méditation spirituelle** sur la fidélité de Dieu dans la vie ordinaire.

Dans la tradition juive, il est lu à la fête de Chavouot, la Pentecôte juive, qui célèbre la moisson et le don de la Loi. Cette lecture liturgique souligne le lien entre la fécondité de la terre et celle de la foi : la moisson de Dieu passe par l'accueil de l'étranger.

Le parallèle avec le livre des Proverbes est éclairant : il s'achève sur la figure de la « femme de valeur » (Pr 31), questionnant : « Une femme de valeur, qui la trouvera ? » Or Booz dira précisément à Ruth : « Toute la ville sait que tu es une femme de

valeur » (3,11).

Ainsi, le livre de Ruth répond à la question des Proverbes : la femme de valeur existe, elle vient de Moab.

## 8. De la mort à la promesse

Ce premier chapitre met en place la structure spirituelle du livre : **du vide à la plénitude**.

Ruth 1,1-13 est la première étape de ce chemin pascal : il faut traverser la famine, l'exil, la mort et l'amertume pour que la promesse puisse éclore.

Dieu se tait encore, mais son silence est celui du semeur : il prépare la germination. Au cœur de la terre aride de Moab, la semence de l'espérance est déposée. Elle lèvera au moment du retour, lorsque Ruth, la Moabite, dira son grand « oui » à la vie et à la fidélité.

En somme, Ruth 1,1-13 est un **prologue de ténèbres** où se prépare la lumière.

C'est la descente avant la montée, la mort avant la vie, l'exil avant le retour.

C'est le chapitre où Dieu semble absent, mais où déjà son œuvre commence : **faire surgir la promesse au cœur du tombeau**.

## 9. Les noms et leur signification dans Ruth 1

Dans la Bible, les noms ne sont jamais neutres. Ils disent quelque chose du **destin**, de la **vocation**, ou de la **situation spirituelle** des personnages. Le livre de Ruth, récit à la fois simple et dense, en joue avec finesse. Les noms des protagonistes deviennent comme des **miroirs** de leur histoire, voire des **prophéties** silencieuses.

### Élimélek — « Mon Dieu est roi »

Le mari de Noémi porte un nom de foi : *Éli-melek* signifie littéralement « **Mon Dieu est roi** ». C'est une profession de confiance en la souveraineté divine, un nom de fidélité et d'espérance.

Mais paradoxalement, c'est justement cet homme, dont le nom proclame la royauté de Dieu, qui **quitte la terre promise** au moment de la famine. Il part à Moab, un pays étranger et idolâtre, comme si le roi qu'il confesse ne suffisait plus à le nourrir.

Le contraste entre le **nom** et le **comportement** crée une tension : Élimélek proclame

que Dieu règne, mais agit comme si Dieu avait perdu le contrôle. Sa mort en terre étrangère manifeste la fragilité de la foi quand elle cherche ailleurs ce que Dieu seul peut donner.

### Noémi — « Ma gracieuse » ou « Ma douce »

Le nom de Noémi (*Na'omi*) évoque la **grâce**, la **douceur**, la **bienveillance**. C'est le nom d'une femme agréable, ouverte, tournée vers la vie.

Mais quand elle revient à Bethléem, veuve et dévastée, elle refuse qu'on l'appelle ainsi :

« Ne m'appellez plus Noémi ; appelez-moi Mara, car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume » (1,20).

*Mara* signifie « **amère** » — le même mot que pour les eaux amères de l'Exode (Ex 15,23). Noémi ne se reconnaît plus dans la douceur de son nom. Elle a perdu mari, fils, patrie et avenir : tout ce qu'elle portait de grâce semble dissous dans la douleur. Pourtant, en se nommant *Mara*, elle ne rompt pas avec Dieu ; elle lui **adresse sa plainte**. Elle ose dire sa souffrance, sans masque ni piété forcée. C'est déjà une forme de foi : une foi blessée, mais vivante.

### Mahlôn et Kilyôn — « Maladie » et « Fragilité »

Les deux fils d'Élimélek et de Noémi portent des noms étrangement sombres :

*Mahlôn* signifie **maladie**, *Kilyôn* signifie **consommation, fragilité, dépérissement**.

Ces noms résonnent comme des **présages**. Ils portent en eux la marque d'une histoire vouée à la mort. Leur disparition rapide au début du récit confirme cette tonalité : ils meurent sans descendance, et leur lignée s'éteint.

Mais la Bible ne s'arrête pas à cette fatalité : c'est **dans cette mort même** que va surgir la promesse de vie, par Ruth. Dieu écrit la vie au milieu de la mort, et la bénédiction à travers la stérilité.

### Orpa — « Celle qui tourne le dos »

Le nom d'Orpa vient probablement de la racine *'oreph*, qui signifie **nuque** ou **arrière de la tête**. On pourrait donc le traduire par « **celle qui tourne le dos** ».

Et c'est exactement ce qu'elle fait : après avoir embrassé Noémi, elle **tourne les talons** et retourne vers son peuple et ses dieux (1,14).

Le narrateur ne la condamne pas : son geste est humain, raisonnable. Elle prend le chemin de la sécurité et du connu. Mais son nom souligne que son histoire s'arrête là. Elle s'éloigne de la promesse.

### Ruth — « La compagne », « l'amie », ou « celle qui est comblée »

Le sens de *Ruth* est plus incertain. Certains y voient la racine *re'out*, « amitié », d'où la traduction « **compagne** » ou « **amie fidèle** » ; d'autres la rattachent à un mot moabite signifiant « **la comblée** ».

Dans tous les cas, son nom correspond à sa vocation : Ruth est celle qui **accompagne**, qui **relie**, qui **fait alliance**.

Là où Orpa tourne le dos, Ruth s'attache. Là où Noémi s'enferme dans l'amertume, Ruth s'ouvre à l'espérance. Son nom dit déjà sa mission : être **l'amie fidèle** qui transforme la mort en vie, l'exil en promesse, la stérilité en fécondité.

### Booz et Obed : les noms à venir

Plus tard, deux autres noms clés viendront prolonger ce symbolisme :

- **Booz** (ou Boaz) signifie « **en lui est la force** ». Il est l'homme solide, enraciné, celui qui agit avec droiture et bienveillance. Il représente la **force tranquille** de Dieu à l'œuvre dans la bonté humaine.
- **Obed**, le fils de Ruth et Booz, signifie « **serviteur** ». Ce nom achève magnifiquement le récit : de la mort et du manque naît le **service** et la **vie**. Obed sera le grand-père de David, le roi-serviteur par excellence, figure de celui qui viendra « non pour être servi, mais pour servir » (Mt 20,28).

Les noms du livre de Ruth tracent donc une véritable **cartographie spirituelle** :

- On part de la royauté de Dieu (*Élimélek*),
- On traverse la douceur brisée (*Noémi/Mara*),
- On passe par la maladie et la mort (*Mahlôn, Kilyôn*),



- Par la séparation (*Orpa*),
- Et l'on arrive à la fidélité et à la vie nouvelle (*Ruth, Booz, Obed*).

Ainsi, dans la symbolique des noms, se déploie le **chemin de la rédemption** : du vide à la plénitude, de l'exil au retour, de la mort à la naissance. Chaque nom devient une étape du salut : une révélation de la manière dont Dieu agit **dans et à travers les histoires humaines**, jusque dans leurs fractures les plus profondes.

## 10. Le livre de Ruth et le contexte du lévirat

Les paroles de Noémi en Ruth 1,11-13 se comprennent à la lumière **du système du lévirat**, une coutume ancienne du Proche-Orient, attestée dans la Loi d'Israël (Deutéronome 25,5-10).

Selon cette coutume : quand un homme meurt sans avoir eu d'enfant, son frère (ou un proche parent) doit épouser la veuve, afin de donner une descendance au défunt. Le premier fils né de cette union est considéré comme l'enfant du mort, pour que « son nom ne soit pas effacé d'Israël » (Dt 25,6). Ainsi, **la veuve n'était pas libre de se remarier avec n'importe qui** : la priorité allait à un parent du mari défunt, pour préserver la lignée et les biens familiaux.

### a. Ce que dit Noémi

Quand Noémi dit : « Je ne suis plus en âge d'avoir des fils qui pourraient vous épouser », elle évoque cette coutume du **mariage léviratique**.

Autrement dit : « Même si je pouvais encore avoir des enfants, vous ne pourriez pas attendre qu'ils grandissent pour les épouser ! »

C'est une **image ironique et désespérée** : Noémi pousse le raisonnement à l'absurde pour leur montrer qu'il **n'y a plus d'avenir pour elles auprès d'elle**. Elle n'a plus rien à leur offrir — ni mari, ni foyer, ni sécurité.

### a. Le fond du message

Ces paroles sont donc **une expression de désespoir** :

- Noémi se sent **frappée par Dieu** : « C'est contre moi que le Seigneur s'est tourné ».

- Elle ne veut pas que ses belles-filles partagent son malheur.
- Elle raisonne selon les catégories de son temps : **le mariage et les enfants** étaient la seule sécurité pour une femme.
- Noémi est au bout de son espérance : sans mari ni fils, elle n'a plus d'avenir. À cette époque, le fait d'avoir des enfants permet de prolonger sa vie au-delà de soi, car il n'y a pas encore d'espérance de la résurrection.

#### b. Une lecture théologique

En arrière-plan, il y a une tension entre **l'espérance humaine épuisée** et **l'espérance que Dieu va faire surgir** : Noémi ne voit plus d'avenir, ni biologique ni social. Et pourtant, c'est **dans sa lignée brisée** que Dieu fera naître un enfant : **Obed**, l'ancêtre de David, puis du Messie.

Ce passage met donc en relief **l'impuissance de l'humain** et **la grâce surprenante de Dieu**, qui fait surgir la vie là où tout semble fini.

### 11. Noémi, un Job au féminin, figure du Christ

Noémi apparaît dans le livre de Ruth comme une femme brisée par la vie. Comme Job, elle a tout perdu : son mari, ses deux fils, sa sécurité, son avenir. En revenant à Bethléem, elle dit : « Ne m'appellez plus Noémi ("la douce"), appelez-moi Mara ("l'amère"), car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume » (1.20). Cette confession douloureuse fait d'elle une sorte de **Job au féminin**, mais aussi une **préfiguration du Christ souffrant**, celui qui assumera pleinement la détresse humaine jusqu'au cri de l'abandon sur la croix.

#### a. Le cri de l'abandon

« C'est contre moi que s'est manifestée la poigne du Seigneur » (1.13) : cette parole exprime l'expérience de celui ou celle qui se sent délaissé par Dieu. En elle résonnent les lamentations de Job : « Dieu s'est enflammé de colère contre moi. Il m'a traité comme l'un de ses adversaires » (Job 19.11), mais aussi les psaumes de détresse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Ps 22.1), repris par Jésus au Golgotha (Mt 27.46).

Noémi devient ainsi **porte-parole de toute humanité blessée** qui crie vers Dieu dans l'obscurité. Comme le Christ sur la croix, elle ne cache ni sa souffrance ni son sentiment d'injustice. Elle ose dire sa foi blessée, mais c'est encore une foi : elle s'adresse à Dieu, elle parle de lui, elle reste en relation avec lui.

#### **b. La fidélité dans l'épreuve**

Cependant, au cœur même de son désespoir, Noémi ne se replie pas sur elle-même. Elle reste **bienveillante et aimante**: elle bénit ses belles-filles, leur souhaite un avenir meilleur (1.8-9). Sa douleur ne devient pas rancune ; sa foi blessée ne se transforme pas en haine. Elle incarne cette **fidélité dans l'abandon** que l'on retrouve en Jésus : au moment même où tout semble perdu, il continue à aimer — « Père, pardonne-leur » (Lc 23.34).

Noémi, comme le Christ, **aime dans la nuit**. Elle se dépouille de tout, mais garde un cœur tourné vers l'autre. Sa souffrance devient féconde : c'est par elle que Ruth entre dans le peuple d'Israël et que naîtra la lignée du Messie.

#### **c. La fécondité du dépouillement**

Le parcours de Noémi conduit à une restauration inattendue. Celle qui disait : « Je suis rentrée les mains vides » (1.21) recevra un petit-fils dans ses bras (4.16). Sa vie, apparemment brisée, devient source de bénédiction pour Israël et pour le monde, puisque de cette lignée naîtra David — et, plus tard, le Christ lui-même.

C'est le **mystère pascal** en germe : de la mort surgit la vie, de la stérilité jaillit la fécondité. Noémi annonce déjà le chemin du Christ, qui passe par la croix avant d'entrer dans la gloire.

## II. Ruth 1,14-22 – J’irai où tu iras !

Lorsque Orpa embrasse sa belle-mère et s’en va, le texte ne la condamne pas. Son nom signifie « épauler » : celle qui tourne l’épauler, qui se détourne. Elle fait un choix raisonnable, compréhensible : retourner vers son peuple et ses dieux. Personne ne la juge pour cela.

Ruth, en revanche, fait un pas tout à fait différent. Son geste est un **saut dans l’inconnu**, motivé par l’**amour**. Elle s’attache à Noémie, et le verbe employé pour cet attachement est le même que dans **Genèse 2**, pour décrire l’union entre l’homme et la femme : une adhésion totale, un lien d’alliance. Ruth choisit de s’attacher non seulement à une personne, mais à un **destin** : celui d’une vieille femme sans avenir, veuve et sans ressources.

Dans sa déclaration solennelle — « Que le Seigneur me fasse ainsi et plus encore, si... » — Ruth prononce une **formule de serment**, comme on en trouve dans les récits d’alliance. C’est une parole de foi : elle invoque le nom du Dieu d’Israël, le Seigneur (YHWH), comme garant de sa promesse.

Ruth devient ainsi, selon la tradition juive, **la première convertie** : une femme étrangère qui choisit le Dieu d’Israël par amour et fidélité. Ce choix n’est pas sans coût : elle quitte son peuple, sa patrie, sa langue, son identité. Comme beaucoup d’immigrés, elle devra sans doute **changer de nom**, vivre sous un autre visage, s’intégrer dans une société où son accent, son origine, son passé sont différents.

### 1. Ruth « la Moabite »

Lorsque Noémie revient à Bethléem, ce n’est pas seule : elle revient **avec une Moabite**. Ce détail est souligné, car Ruth n’est pas seulement une étrangère : elle vient d’un peuple méprisé, ennemi d’Israël. Et pourtant, c’est cette femme que Dieu a choisie pour devenir l’un des maillons de la lignée du Messie.

Ainsi, derrière la douleur du retour et la fidélité d’une belle-fille, se prépare déjà l’histoire du salut.

Ruth est désignée comme « la Moabite ». Moab, dans la Bible, a une image contrastée :

- Quelques textes positifs : dans le livre de Ruth, mais aussi lorsque David trouve refuge à Moab, ou encore dans Jérémie 40, où des judéens se mettent à l'abri à Moab.
- Mais la plupart des textes sont négatifs : le roi Eglon (dont le nom signifie « veau gras ») est tourné en ridicule avant d'être tué par Éhud ; en 2 Samuel 8, les Moabites sont massacrés sans pitié.

Deux textes en particulier sont lourds :

- Dt 23,4-7 : « Jamais le Moabite n'entrera dans l'assemblée du Seigneur ». Ils sont considérés comme pires que les Égyptiens, car ils n'ont pas accueilli Israël à la sortie d'Égypte.
- Gn 19,30-38 : l'origine de Moab, issu de l'union incestueuse de Lot avec sa fille aînée.

Être Moabite, c'est donc porter un lourd fardeau. Pourtant, Noémi choisit de partir dans ce pays. Le livre de Ruth, cependant, passe sous silence cette histoire. Comme souvent, on ne pose pas de questions aux immigrés, alors qu'il est essentiel de les écouter.

Comment Ruth va-t-elle être reçue à Bethléem ? Cela risque de mal se passer.

Faire d'elle l'ancêtre de David est une « bombe » et fait éclater la loi de Deutéronome 23

## 2. Une hypothèse historique

Corine Lanoir propose l'hypothèse que le livre de Ruth a été écrit au retour de l'Exil à Babylone, où une tension traverse le peuple :

- Certains (Esdras, Néhémie) interdisent les mariages mixtes et renvoient les femmes étrangères.

Après l'Exil en effet, les « gens du pays » restés en Judée sont ostracisés par ceux qui reviennent de Babylone. Certains disent qu'il ne faut pas se mélanger. Dans le livre d'Esdras les femmes étrangères sont renvoyées. Le livre de Néhémie (13,23-26) présente des hommes qui ont marié des moabites. Néhémie interdit de prendre des femmes étrangères.

- D'autres textes défendent une ouverture.

Le livre de Ruth semble prendre position contre la ligne d'Esdras. En effet, d'autres textes (Ex 23,9-12 ; Lv 19,33-34 ; Dt 5,13) rappellent qu'il faut se souvenir d'avoir été étranger en Égypte. Mais Dt 7 adopte un ton radical : il faut vouer à l'interdit les peuples de Canaan et ne pas se marier avec eux.

Ainsi, deux positions coexistent dans la Bible. C'est au lecteur de discerner.

### 3. Les noms divins

La déclaration de Ruth est d'une beauté saisissante :

« Où tu iras, j'irai ; où tu demeureras, je demeurerai ; ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu. Là où tu mourras, je mourrai, et j'y serai ensevelie. Que le Seigneur me fasse ainsi et plus encore, si autre chose que la mort me sépare de toi. » (v.16-17)

Ici, Ruth prononce une **formule de serment solennelle**, une véritable parole d'alliance. Le texte hébreu emploie le **Tétragramme sacré** — YHWH (AHWH) — le nom propre du Dieu d'Israël, que les traducteurs rendent par *le Seigneur*. C'est extraordinaire : une Moabite, issue d'un peuple étranger et méprisé, invoque le nom ineffable du Dieu vivant. Par cette parole, Ruth se place sous l'autorité du Dieu d'Israël ; elle entre dans son peuple et, d'une certaine manière, dans son alliance.

Plus loin, au verset 20, Noémie dit :

« Ne m'appellez plus Noémie (la gracieuse), appelez-moi Mara (l'amère), car le Tout-Puissant (*Shaddai*) m'a remplie d'amertume. »

Le nom *Shaddai* évoque la **puissance de Dieu**, celui qui domine la nature et les forces de la vie. Étymologiquement, il peut venir du mot « montagne » (*shad*) ou « champ », suggérant un Dieu **solide, stable, fécond**, mais aussi redoutable dans sa force. Noémie reconnaît en lui la souveraineté d'un Dieu qui ne lui épargne pas la souffrance, mais qui demeure le maître de l'histoire.

Dans ce passage, deux noms divins se rencontrent :

- YHWH, le Dieu de l'alliance, du lien personnel, que Ruth invoque dans sa fidélité.
- *Shaddai*, le Dieu puissant, devant lequel Noémie s'incline dans son amertume.

Ainsi, le récit tisse ensemble **l'amour fidèle** et **la puissance souveraine** de Dieu. Au cœur du deuil et de l'exil, une étrangère découvre le Dieu vivant ; une femme brisée redécouvre, dans la fidélité de l'autre, la présence du Tout-Puissant.

Et quand Noémie revient à Bethléem, elle n'est plus seule : à ses côtés marche **une Moabite**. Ce détail est capital : Ruth n'est pas seulement une étrangère, elle appartient à un peuple ennemi. Pourtant, c'est à travers elle que Dieu prépare la lignée de David, et donc du Messie.

Dans la nuit du désespoir de Noémie, un rayon d'espérance s'allume : Dieu agit à travers l'amour fidèle d'une femme venue d'ailleurs. Ce que les humains considèrent comme extérieur ou impur devient, entre les mains de *YHWH Shaddai*, le lieu où se déploie le salut.

### III. Ruth 2,1-13 – Le champ de la grâce

Le livret de l'École de la Parole intitule ce passage « le champ de la grâce ». Mais ce champ est aussi un champ de tous les dangers. Une femme seule y court de grands risques : « J'ai interdit aux jeunes gens de te toucher », dit Booz — signe que le danger est bien réel. Beaucoup de femmes immigrées aujourd'hui font la même expérience.

Booz, dont le nom signifie « celui qui a la force », est un notable de la famille d'Élimélek. Une des colonnes du temple de Jérusalem portait d'ailleurs ce nom : Booz, le « pilier ».

#### Une relation sans rivalité

Contrairement à Sara et Agar, ou Rachel et Léa, il n'y a pas de rivalité entre Ruth et Noémi. Elles prennent toujours leurs décisions ensemble, en concertation. Ce texte est d'ailleurs utilisé dans des démarches de résolution de conflits : tout commence par le dialogue, dans un climat de sécurité et de protection.

#### Points notables du récit de Ruth 2

##### v. 3 — « Sa chance » : hasard ou providence ?

Le texte dit que Ruth alla glaner « par hasard » dans le champ de Booz. Cette expression est étonnante : littéralement, l'hébreu dit « *sa chance la fit venir* » sur ce champ. Le narrateur joue ici sur l'ambiguïté entre le **hasard** et la **providence**.

Pour le lecteur croyant, ce n'est évidemment pas un simple concours de circonstances : Dieu agit discrètement derrière les événements ordinaires. Ce que Ruth vit comme un hasard est, en réalité, le **dessin providentiel** de Dieu. Elle n'a pas cherché Booz ; elle a simplement agi avec fidélité et courage — et Dieu, sans se manifester par des miracles, conduit ses pas.

Le livre de Ruth montre ainsi un Dieu qui agit **sans éclat**, à travers les gestes simples de la vie quotidienne : aller glaner, rencontrer quelqu'un, travailler humblement. La providence divine se déploie à travers la fidélité humaine.



## v. 5 — « À qui est cette femme ? »

Lorsque Booz remarque Ruth, sa première question est : « À qui est cette jeune femme ? » Dans la culture de l'époque, une femme n'existe jamais de manière indépendante. Elle est toujours **rattachée à un homme** : un père, un mari, un frère. Cette question souligne la **vulnérabilité** de Ruth. Elle est seule, sans protecteur, sans nom masculin auquel se référer.

Mais cette dépendance sociale devient, dans le récit, le point de départ d'une **reconnaissance nouvelle** : Booz ne va pas seulement s'intéresser à Ruth comme à une étrangère sans appui, mais comme à une personne digne d'attention et de respect. Il ne la réduit pas à une propriété, il la **voit**. Cette question, apparemment banale, ouvre la possibilité d'une relation juste et bienveillante.

## « C'est une jeune femme moabite »

La réponse du serviteur de Booz met immédiatement Ruth à distance : « C'est une jeune femme moabite, celle qui est revenue avec Noémie. »

La désignation est lourde, presque stigmatisante. Son origine la précède. Elle n'est pas simplement « Ruth », mais « la Moabite ». L'information circule rapidement : tout Bethléem sait qui elle est.

Cela montre combien il est difficile, pour un étranger, de trouver sa place dans une communauté fermée. L'identité de Ruth est perçue à travers le prisme du **préjugé** : elle vient d'un peuple considéré comme impur, issu d'une histoire honteuse (Genèse 19). Pourtant, c'est précisément cette étrangère qui va devenir un **canal de bénédiction** pour Israël.

Ainsi, Dieu inverse les logiques humaines : là où l'homme voit un obstacle, Dieu voit une promesse.

## v. 12 — Un Dieu qui bénit et qui protège

Les paroles de Booz à Ruth marquent un tournant théologique :

« Que le Seigneur te rende ce que tu as fait, et que ta récompense soit entière de la part du Seigneur, le Dieu d'Israël, sous les ailes duquel tu es venue te réfugier. »

Ici, l'image de Dieu change radicalement par rapport au chapitre précédent. *Shaddai*, le Dieu puissant qui avait frappé Noémie, devient le **Dieu bienveillant** qui bénit et qui protège. Ruth, l'étrangère, est désormais **accueillie sous**

**les ailes du Seigneur** — une image profondément biblique de la **tendresse divine** : comme un oiseau protège ses petits sous ses ailes (cf. Ps 91,4 ; Mt 23,37).

Par ces paroles, Booz reconnaît que Ruth fait désormais partie de **l'assemblée des protégés de Dieu**. Mais la question demeure : tous peuvent-ils s'y abriter ?

Le récit suggère que oui — à condition d'oser le pas de confiance. Ruth, la Moabite, en est la preuve vivante : l'accueil de Dieu dépasse les frontières ethniques et religieuses. La grâce de Dieu ne se limite pas à Israël : elle s'étend à tous ceux qui viennent se réfugier sous ses ailes.

#### v. 13 — « Tu as parlé au cœur de ta servante »

Ruth répond : « Que je trouve grâce à tes yeux, mon seigneur, car tu m'as consolée, tu as parlé au cœur de ta servante. »

Cette expression, *parler au cœur*, est d'une grande beauté. Elle signifie, dans la Bible, **parler à la personne dans sa profondeur**, là où se décident la volonté, la raison, la foi. Le cœur, dans la pensée hébraïque, n'est pas le siège des émotions, mais celui des **décisions**.

Ainsi, Booz ne flatte pas Ruth : il la rejoint dans son être intérieur, il lui rend sa dignité. Il reconnaît sa valeur et son courage.

Cette rencontre annonce déjà la possibilité d'un **amour biblique**, non pas fondé sur le sentiment, mais sur le **choix**, la fidélité et la parole donnée. Ruth, qui a choisi Noémie et le Dieu d'Israël, rencontre en Booz un homme qui, lui aussi, parle au cœur — un langage de vérité et de bienveillance.

#### En résumé

Le chapitre 2 de Ruth est le récit d'un **tissage providentiel** : Dieu agit silencieusement à travers les gestes d'humanité.

- Ce qui paraît un hasard devient une rencontre voulue de Dieu.
- Ce qui semblait être une étiquette (« la Moabite ») devient un chemin d'intégration.
- Ce qui n'était qu'une simple bienveillance devient un signe du salut.

Sous les ailes du Seigneur, Ruth découvre qu'elle n'est plus une étrangère : elle est **accueillie, reconnue et aimée**.

## IV. Ruth 2,14-23 – Bienveillance à l'œuvre

Ce passage marque un tournant dans le récit : après la faim et l'amertume du premier chapitre, **la bienveillance commence à fleurir** dans les champs de Bethléem. Dieu ne parle pas, il n'agit pas directement — mais sa bonté se manifeste à travers des gestes humains, à travers Ruth, Booz et Noémie.

### 1. Le repas partagé : un avant-goût de communion

Au verset 14, Booz invite Ruth à venir manger avec lui et ses ouvriers :

« Approche, mange du pain, et trempe ton morceau dans le vinaigre. »

C'est un geste de grande **inclusion sociale**. Ruth, femme, étrangère et pauvre, est invitée à la même table que les ouvriers d'Israël. Elle, qui glanait à la marge du champ, est maintenant accueillie au centre de la communauté. Ce repas, dans sa simplicité rustique, annonce déjà une **communion nouvelle** : celle de l'hospitalité et de la reconnaissance mutuelle.

Booz incarne ici la **loi accomplie par l'amour**. Il ne se contente pas d'appliquer la règle du glanage, il la dépasse. Il manifeste la *èsed* — la bienveillance active, fidèle, créatrice de lien — qui est au cœur de la révélation biblique.

### 2. La fidélité du Seigneur élargie à l'étrangère (v. 20)

Lorsque Ruth rapporte à Noémie le nom de l'homme qui lui a montré tant de bonté, Noémie s'écrie :

« Béni soit-il du Seigneur, qui n'a pas cessé d'être fidèle ni envers les vivants ni envers les morts ! »

Pour la première fois depuis son retour à Bethléem, Noémie prononce une parole de **louange**. L'amertume fait place à la gratitude. Mais surtout, elle reconnaît que la **fidélité du Seigneur** (*èsed YHWH*) ne se limite pas à Israël : elle englobe aussi Ruth, l'étrangère. Dieu manifeste sa grâce à travers elle, et pour elle.

Noémie commence à percevoir que, derrière les événements ordinaires, se déploie la **main de Dieu**. Ce Dieu qu'elle croyait sévère (le *Shaddaï* qui l'avait affligée) se révèle à nouveau comme le Dieu fidèle et bienveillant.

### 3. Noémie tire-t-elle les ficelles ?

Une question se pose : Noémie n'est-elle pas en train d'orchestrer les choses pour que Ruth et Booz se rapprochent ?

L'attitude de Noémie mêle en effet la **gratitude** et la **stratégie**. Elle comprend rapidement que Booz est un *go'el*, un « parent proche », c'est-à-dire un **rédempteur potentiel** capable de racheter la terre et de restaurer la lignée familiale.

Le mariage de Ruth avec Booz profiterait donc à **toutes deux** : Ruth trouverait sécurité et avenir, et Noémie verrait la mémoire d'Élimélek ressuscitée à travers une descendance.

Mais il ne s'agit pas ici d'une manipulation intéressée : Noémie agit à partir d'une **espérance retrouvée**. Après avoir connu le vide et la perte, elle commence à croire de nouveau à la fécondité de la vie.

### 4. Booz et Ruth : âge, regard et respect

Booz est décrit plus tard comme un « homme âgé » (3,10). Son intérêt pour Ruth ne semble pas d'abord lié à sa jeunesse ou à sa beauté, mais à sa **fidélité** et à sa **piété**. Il l'admire pour ce qu'elle a fait envers Noémie, pour son courage et sa loyauté. S'il existe une différence de génération entre eux, elle ne crée pas un conflit, mais une **complémentarité** : la sagesse et la générosité de Booz répondent à la jeunesse et à la détermination de Ruth.

Leur relation est marquée non par la passion, mais par le **respect et la reconnaissance** mutuelle — ce qui donne à ce récit une profondeur morale et spirituelle rare.

### 5. Une lecture contemporaine : Athalya Brenner<sup>3</sup>

L'exégète israélienne **Athalya Brenner** propose une relecture moderne et critique de ce passage. Elle compare Ruth à une **travailleuse agricole étrangère** en situation

---

<sup>3</sup> Athalya Brenner, "Ruth as a Foreign Worker and the Politics of Exogamy," in *Ruth and Esther*, ed. Athalya Brenner, A Feminist Companion to the Bible (Second Series) (Sheffield: Sheffield Academic Press, 1999). cf. « Lire Ruth autrement » : <https://servireensemble.com/2021/03/12/lire-ruth-autrement/>

précaire, qui trouve refuge auprès du propriétaire d'une exploitation. Dans un monde où les migrations économiques sont devenues la norme, Ruth incarne ces **travailleuses globales** qui se déplacent là où se trouve le travail.

Cette perspective invite à s'interroger : la fidélité de Ruth à Noémie est-elle purement désintéressée, ou comporte-t-elle aussi une dimension **pragmatique** — celle de chercher une meilleure vie en Israël ?

La Bible n'élude pas cette ambiguïté. Elle montre que, même dans les choix mêlés d'intérêt et de fidélité, **Dieu peut faire naître la grâce**. L'histoire de Ruth n'idéalise pas l'humain, mais révèle que la bonté divine peut se déployer à travers nos motivations imparfaites.

## 6. La loi du glanage : la justice transformée en amour

À la fin du chapitre, le **problème du pain** est résolu. Ruth a glané en abondance : elle rapporte à Noémie une grande quantité d'orge. La faim, symbole du manque et du vide, est comblée.

La **loi du glanage**, telle que prescrite en Deutéronome 24,19-22 et Lévitique 19,9-10, garantissait déjà un droit aux plus pauvres : l'étranger, l'orphelin et la veuve pouvaient ramasser les épis laissés sur le champ. Ruth cumule ces trois statuts: **étrangère, veuve, sans famille**. Elle est donc pleinement bénéficiaire de la loi.

Mais Booz **va au-delà de la loi**. Il ne se contente pas de laisser tomber des épis : il ordonne à ses ouvriers de la protéger, de la respecter, et même de lui faciliter le travail. Il incarne ce que Paul résumera plus tard ainsi : « L'amour ne fait point de mal au prochain ; l'amour est donc l'accomplissement de la loi » (Rm 13,8-10). La loi, transformée par l'amour, devient une force de vie et de communion.

## 7. La réversibilité de la malédiction

Un détail splendide clôt le chapitre : **Ruth, la Moabite, nourrit une Israélite**.

Or, selon **Deutéronome 23,4-7**, les Moabites avaient refusé de nourrir Israël lors de l'exode. Ils avaient ainsi attiré sur eux une malédiction. En Ruth, cette malédiction est **renversée**.

Là où Moab avait refusé le pain, une fille de Moab apporte maintenant le pain.

La grâce triomphe du passé, et la bienveillance divine écrit une **nouvelle histoire** à partir des blessures anciennes.

## Conclusion

Le chapitre 2 de Ruth nous montre que la **fidélité de Dieu** s'exprime dans la **bienveillance humaine**. Ruth, Noémie et Booz deviennent les instruments discrets d'un Dieu qui agit sans éclat, mais avec tendresse et justice.

Le pain partagé, la protection accordée, la reconnaissance mutuelle — tout cela prépare déjà la rédemption finale.

C'est ainsi que commence à se tisser, dans le quotidien le plus ordinaire, la lignée du Messie.

## V. Ruth 3,1-18 – La nuit porte conseil

Le troisième chapitre du livre de Ruth est sans doute le plus surprenant, le plus **ambigu** aussi. Il déroute par son audace et sa pudeur. Tout s’y joue dans la nuit, entre une femme et un homme, dans un espace chargé de symboles.

Ce n’est pas seulement une scène d’amour : c’est un moment de **révélation**, de passage, de renversement. Ce qui se décide ici, sous le silence du ciel, c’est la possibilité d’un avenir pour deux femmes menacées d’effacement : Ruth et Noémi.

### 1. Une mise en scène audacieuse

Noémi, qui dans les chapitres précédents semblait passive et désespérée, **reprend l’initiative**. Elle devient stratège :

« Ma fille, je voudrais t’assurer un lieu de repos, afin que tu sois heureuse » (v.1).

Le mot *repos* (*menouha*) évoque la sécurité conjugale, la stabilité, la paix après l’exil et le deuil. Pour l’obtenir, Noémi imagine un plan audacieux : Ruth doit se laver, se parfumer, se vêtir de ses habits, et se rendre de nuit à l’aire de battage — un lieu exclusivement masculin, symbole de **fertilité** et de **prospérité**.

Chez les peuples anciens, comme encore chez les Berbères décrits par Jean Servier (*Les Berbères*), l’aire de battage est un espace sacré, lié à la fécondité et à la force de vie. C’est là que le grain est séparé de la balle — image puissante du **travail de Dieu**, qui sépare la mort de la vie, le vide de la promesse.

### 2. Le parallèle avec Tamar (Genèse 38)

Pour comprendre la portée de cette scène, le récit de **Tamar** éclaire celui de Ruth. On y retrouve les mêmes étapes :

- Une **rupture** (la mort du mari) et un **avenir fermé** pour une femme sans descendance.
- Le recours à la **loi du lévirat** (le frère du défunt doit donner une descendance à la veuve).
- La **ruse féminine** : Tamar se déguise pour obtenir le droit qui lui revient, là où les hommes refusent d’agir.

- Enfin, la **reconnaissance publique** du droit bafoué et la **naissance** qui ouvre une lignée.

Tamar, par son courage, fait naître **Pérès**, ancêtre de Booz. Autrement dit, Booz porte dans sa lignée une histoire de transgression féconde, où Dieu transforme l'audace d'une femme en bénédiction.

Et dans l'évangile selon Matthieu (1,3-6), Tamar, Rahab, Ruth et Bethsabée sont citées parmi les ancêtres de Jésus : quatre femmes étrangères, marginales ou blessées, qui prennent des **risques** pour que la vie continue. L'histoire du salut s'écrit à travers des femmes qui osent traverser la nuit.

### 3. Une scène à double lecture

« Ruth vint doucement, découvrit les pieds de Booz et se coucha. » (v.7)

Le geste de « découvrir les pieds » est probablement un **euphémisme**. En hébreu, le mot *pieds* (*raglayim*) peut désigner le sexe masculin. Mais le texte reste volontairement flou : il ménage une **zone de silence**, une ambiguïté féconde.

L'enjeu du récit n'est pas de savoir *s'il y a eu rapport sexuel* ; l'enjeu est **symbolique** : dans cette nuit, Ruth passe du statut de servante à celui de femme reconnue, et Booz devient le médiateur d'une bénédiction qui touche la vie entière.

En se couchant aux pieds de Booz, Ruth ne se soumet pas : elle **revendique**.

« Étends ta cape sur ta servante, car tu as droit de rachat » (v.9).

Cette phrase appartient au rituel du **mariage** : « étendre son manteau » signifie **prendre sous sa protection**, sceller une alliance. Ruth fait ici un geste d'une audace inouïe : une femme, étrangère de surcroît, demande en mariage un homme riche et respecté. Elle inverse les rôles sociaux et religieux. Elle agit avec **initiative** et **foi**.

### 4. Une femme debout

Après cette nuit, Ruth n'est plus la veuve étrangère qui glane aux marges. Elle est désormais **une femme debout**, reconnue, actrice de son destin.

Le texte dit que Booz « a parlé à son cœur » (cf. 2,13), et maintenant il la qualifie



de « **femme de valeur** » (*'eshet hayil*, v.11), la même expression utilisée en *Proverbes* 31 pour décrire la femme forte, entreprenante, digne de louange.

Traduire par « femme vertueuse » est trompeur, car cela réduit Ruth à une moralité passive. Booz reconnaît en elle une femme courageuse, capable d'agir avec intelligence et loyauté.

## 5. Le rachat et son vrai sens

Le terme de **racheteur** (*go'el*) revient plusieurs fois. Dans la loi du lévirat (Dt 25,5s), un proche parent a le devoir de racheter les terres du défunt et d'assurer sa descendance.

Mais ici, le cas est particulier : Ruth n'est pas Israélite, et Booz n'est pas le frère du défunt. Il n'y a donc pas d'obligation légale — seulement un **acte de grâce**.

Dans les prophètes, le *Go'el* par excellence, c'est **Dieu lui-même** :

« Ton rédempteur est le Saint d'Israël » (Es 41,14).

En ce sens, Booz devient **figure du Dieu rédempteur**, celui qui restaure la vie et protège les siens. En accueillant Ruth, il incarne la miséricorde divine : un amour qui rachète, qui relève, qui fait passer du néant à la promesse.

## 6. La nuit de la transformation

Cette nuit sur l'aire de battage est une **nuit pascalle** avant l'heure.

Ruth s'y rend veuve et pauvre ; elle en ressort reconnue et porteuse d'avenir.

Booz y découvre la bénédiction cachée dans l'audace d'une femme.

Et Noémi, au matin, retrouve la foi en la fidélité de Dieu.

Rien n'est dit explicitement, mais tout est transformé : la nuit devient le lieu du **conseil de Dieu**, où les chemins s'éclairent dans le secret.

La parole de Noémi le résume :

« Reste tranquille, ma fille, jusqu'à ce que tu saches comment l'affaire se terminera » (v.18).

C'est la **sagesse de l'attente** : savoir reconnaître que Dieu agit, même quand tout semble suspendu.

## 7. En filigrane : une théologie de la fécondité et de la grâce

Ruth 3 nous apprend que Dieu travaille à travers l'initiative humaine, même fragile, même ambiguë.

Là où la loi ne peut plus garantir la vie, **l'amour invente un chemin.**

Là où la pureté religieuse pourrait exclure, **la grâce inclut.**

Et dans le secret de la nuit, Dieu prépare une descendance : non seulement celle d'Obed, puis de David, mais aussi celle du Christ.

Ainsi, ce chapitre nous invite à une foi **mature**, capable de voir l'œuvre de Dieu au cœur des ambiguïtés humaines. La nuit, symbole du risque et du mystère, devient le lieu où **la grâce se lève.**

## VI. Ruth 4,1-12 – Trouver sandale à ses pieds

Le dernier chapitre du livre de Ruth s'ouvre dans un cadre tout à fait différent du précédent. Après la nuit intime sur l'aire de battage, nous voici **en plein jour**, à la **porte de la ville** — lieu public, juridique, masculin, où se règlent les affaires importantes devant témoins. Le récit passe du secret à la lumière, du risque personnel à la reconnaissance sociale.

Ce changement d'espace n'est pas anodin : il marque la **légalisation** d'un lien qui, jusque-là, appartenait à la sphère de l'amour et de la grâce. La promesse faite dans la nuit va maintenant être **ratifiée devant la communauté**.

### 1. Le racheteur sans nom : un homme de la loi sans cœur

Booz s'adresse d'abord à un proche parent, présenté comme « **le racheteur** » (*ha-go'el*). Étrangement, ce personnage n'a **pas de nom**. Dans un livre où les noms sont si chargés de sens, cette absence est significative : l'anonymat symbolise le **désintérêt**, voire l'oubli. Cet homme sans nom incarne la loi sans miséricorde, le devoir sans relation.

Quand Booz lui expose la situation, il s'intéresse d'abord à la **terre** de Noémi : un bien matériel, transmissible. Mais lorsqu'il apprend qu'il faut aussi « acquérir Ruth, la Moabite, pour susciter une descendance au nom du défunt », il se dérobe.

« Je ne puis racheter, de peur de compromettre mon héritage » (v.6).

Autrement dit, il veut bien posséder la terre, mais pas **accueillir la vie**. Il désire les biens, non les liens.

Ainsi, ce racheteur « légal » agit selon le droit, mais sans cœur. Il obéit à la lettre, non à l'esprit. Booz, lui, va **combinaison de deux lois** — celle du rachat (*go'el*) et celle du lévirat (*yibbum*) — pour accomplir la **justice selon la miséricorde**, ce qui est inédit dans la Bible.

### 2. Booz, l'homme qui invente la loi de la grâce

Normalement, le rachat aurait concerné Noémi et ses biens. Ruth n'était pas concernée : elle n'est pas Israélite et n'a aucun droit légal. En incluant Ruth dans

l'acte de rachat, Booz crée une **innovation théologique et juridique** : il unit le droit de propriété à la logique de la promesse.

Ce geste dépasse la simple générosité. Booz devient le modèle du **rédempteur inspiré par Dieu** : celui qui restaure non seulement une terre, mais une lignée ; non seulement un bien, mais une bénédiction.

À travers lui, c'est Dieu lui-même qui agit — le **Go'el divin**, qui rachète non par contrainte, mais par amour.

### 3. La sandale : le signe de la transmission

« Et celui qui avait le droit de rachat ôta sa sandale et la donna à l'autre. » (v.8)

Le geste de la **sandale** est ancien et hautement symbolique. Dans la Bible, la sandale évoque à la fois :

- la **propriété** du sol foulé (Jos 1,3) ;
- la **liberté de mouvement** et le **voyage** (Ex 12,11) ;
- parfois le **respect du sacré** (Ex 3,5) ou le **mépris** (Ps 60,10).

Ici, la sandale devient **signature juridique** : elle officialise le transfert du droit de rachat. Le racheteur anonyme se déchausse, abandonnant symboliquement son droit de possession à Booz.

On pourrait dire que ce geste marque la **restitution d'un sol**, mais aussi la **transmission d'une histoire** : Booz hérite non seulement d'une terre, mais d'une vocation — celle de prolonger la vie du défunt, de redonner avenir à un nom éteint.

### 4. De la terre à la maison : Ruth, l'étrangère intégrée

Booz déclare alors devant les anciens :

« J'acquiers pour moi Ruth, la Moabite, veuve de Mahlôn, pour relever le nom du défunt sur son héritage. » (v.10)

Ruth reste désignée comme « **la Moabite** », signe que son altérité n'est pas gommée. Mais désormais, cette étrangère entre **dans la maison** d'Israël.

Elle n'est plus la glaneuse aux marges des champs, ni la servante humble : elle devient **épouse légitime**, intégrée dans la lignée du peuple élu.

Les témoins proclament alors une bénédiction solennelle :

« Que le Seigneur rende la femme qui entre dans ta maison semblable à Rachel et à Léa, qui toutes deux ont bâti la maison d'Israël ! » (v.11)

C'est un renversement bouleversant : Ruth, la Moabite, est placée **au même rang** que les grandes matriarches. La marginale devient **fondatrice**.

Une étrangère contribue à bâtir Israël — message profondément inclusif, qui renverse les barrières ethniques et religieuses.

## 5. La théologie de la sandale : du droit au salut

Dans la tradition biblique, le pied symbolise la **possession**, la **stabilité**, mais aussi la **marche vers l'avenir**.

Trouver « sandale à ses pieds », c'est trouver **allié, compagnon, héritier**. Ruth, qui marchait derrière les moissonneurs pieds nus dans les champs, a maintenant « trouvé sandale à ses pieds » : un appui, une place, une histoire à poursuivre.

La sandale devient ainsi **signe d'alliance** :

- d'une part, elle officialise la justice humaine (la transaction) ;
- d'autre part, elle annonce la **rédemption divine**, celle où Dieu lui-même chausse son peuple pour le conduire vers la vie.

## 6. Une portée universelle

Le message de ce passage déborde largement le cadre de Bethléem. Il affirme que **sans l'étranger, Israël ne peut se construire**. La lignée messianique elle-même passe par des femmes étrangères : Tamar la Cananéenne, Rahab la prostituée de Jéricho, Ruth la Moabite, Bethsabée la Hittite.

Ainsi, l'histoire du salut est tissée d'**accueils réciproques**.

Ce que Booz comprend, c'est que l'avenir d'Israël ne se conserve pas en se fermant, mais en **s'ouvrant à l'autre**.

Cette leçon garde aujourd'hui une portée brûlante : dans le contexte de la **terre disputée**, où Juifs et Palestiniens sont liés par l'histoire et la souffrance, le livre de Ruth rappelle que **la vie de l'un dépend de l'autre**. L'avenir ne peut se bâtir que dans la reconnaissance mutuelle.

## Conclusion : de la loi au cœur

Le chapitre 4,1-12 clôt la partie juridique du récit, mais ouvre la dimension spirituelle:

- Le racheteur sans nom représente la **lettre de la loi**, stérile sans compassion.
- Booz incarne la **loi accomplie par l'amour**, qui rachète et inclut.
- Ruth révèle la **fécondité de la grâce**, capable de transformer l'exil en alliance.

Ce passage, apparemment légaliste, devient ainsi un **évangile en miniature** : l'histoire d'un Dieu qui, en Jésus-Christ, rachètera non seulement un peuple, mais toute l'humanité — en faisant de l'étranger, du pauvre et du sans-nom les héritiers de sa promesse.

## VII. Ruth 4,13-22 – Une descendance pour l'éternité

Le livre de Ruth s'achève dans la joie : un enfant naît, les femmes chantent, la lignée d'Israël se prolonge. Ce dénouement, apparemment heureux et harmonieux, recèle pourtant une **tension discrète**, presque paradoxale : celle de la **visibilité** et de l'**effacement**.

### 1. Une surprise finale : Ruth disparaît

« Booz prit Ruth, elle devint sa femme ; il alla vers elle, et le Seigneur lui donna de concevoir, et elle enfanta un fils. » (v.13)

Le verset est bref, presque pudique. L'action, centrée sur Ruth depuis trois chapitres, se résume ici en quelques mots. Et aussitôt, le regard du narrateur **se détourne** d'elle : le centre du récit passe à Noémi.

« Les femmes dirent à Noémi : Béni soit le Seigneur, qui ne t'a pas laissée manquer aujourd'hui d'un rédempteur ! » (v.14)

L'enfant n'est pas attribué à Ruth, mais à Noémi. Le texte dit littéralement :

« Un fils est né à Noémi ! » (v.17).

Ruth, la mère biologique, s'efface ; Noémi, la grand-mère, devient la bénéficiaire. Cet **effacement de Ruth** surprend, voire dérange : celle qui a traversé les frontières, pris des risques, et fait preuve d'un courage exemplaire, semble disparaître au moment de la reconnaissance publique.

### 2. L'invisibilisation selon Laura Donaldson

C. Lanoir se réfère à l'exégète cherokee **Laura E. Donaldson**, dans son article *The Sign of Orpah: Reading Ruth through Native Eyes* (in *The Postcolonial Biblical Reader*, R.S. Sugirtharajah, ed.). Celle-ci propose une lecture **postcoloniale et autochtone** de cette disparition.

Elle y voit le signe d'un processus d'**assimilation culturelle** : Ruth, la Moabite, entre dans Israël au prix de son altérité. Son mariage avec Booz et la naissance d'Obed rappelleraient, selon Donaldson, les **stratégies coloniales d'absorption** des peuples

conquis ou étrangers — un phénomène bien connu des traditions autochtones d'Amérique.

Donaldson compare Ruth à des figures comme **La Malinche** (interprète et compagne de Cortés) ou **Pocahontas**, ces femmes indigènes qui, en s'unissant à l'homme du pouvoir dominant, deviennent les symboles d'une intégration qui **efface leur peuple d'origine**.

Ruth serait ainsi la figure de la « **bonne immigrée** », celle qui se conforme, s'intègre, devient acceptable — mais au prix de sa propre identité.

En miroir, Donaldson réhabilite **Orpa**, souvent condamnée pour avoir « tourné le dos ». Son retour dans « la maison de sa mère » devient, dans cette lecture, un **acte de résistance** : fidélité à ses racines, refus de l'effacement.

Ruth et Orpa représentent alors deux voies :

- **Ruth**, l'intégration par assimilation ;
- **Orpa**, la résistance par attachement à la tradition.

Cette interprétation n'oppose pas les deux femmes, mais **dénonce le système** qui oblige à choisir entre effacement et exclusion — entre se fondre ou se séparer.

### 3. Et pourtant... une reconnaissance unique

Malgré cette invisibilisation apparente, le texte réserve à Ruth une parole bouleversante :

« Ta belle-fille qui t'aime vaut mieux pour toi que sept fils » (v.15).

Dans la culture patriarcale d'Israël, « sept fils » représente la plénitude du bonheur et de la force familiale. Dire que Ruth vaut plus que sept fils, c'est **subvertir la logique du patriarcat**. L'amour fidèle d'une femme étrangère dépasse la valeur de toute descendance masculine.

Même si Ruth disparaît du récit, sa **trace spirituelle demeure** : elle devient l'instrument de la bénédiction, la figure de la grâce qui restaure Noémi et la fait revivre.



#### 4. La traversée comme identité

Tout le livre de Ruth est construit sur le thème de la **traversée**.

Ruth traverse : les **frontières géographiques**, quittant Moab pour Bethléem ; les **frontières culturelles et religieuses**, entrant dans le peuple d'Israël ; les **frontières corporelles et sociales**, passant du statut de veuve étrangère à celui d'épouse reconnue ; et enfin, les **frontières généalogiques**, en entrant dans la lignée messianique.

Cette multiplicité de passages fait d'elle une **figure de transition**.

Son identité n'est pas fixe : elle est un **chemin**. D'autres textes bibliques partagent cette vision dynamique de l'identité : Abraham quittant sa terre, Jacob devenant Israël, ou encore le peuple en exode. Être croyant, c'est marcher, se laisser déplacer.

#### 5. Les témoins du passage : la parole des femmes

Dans tout le livre de Ruth, les **témoins** jouent un rôle essentiel : Les anciens, à la porte de la ville, attestent le rachat (4,9). Les femmes du village, ici, proclament le nom de l'enfant : « Elles lui donnèrent un nom, disant : un fils est né à Noémi ! Elles l'appelèrent Obed. » (v.17).

Les femmes sont les **gardiennes de la mémoire**. Elles célèbrent, nomment, transmettent. Leur parole publique clôt le récit comme un chant liturgique.

Nommer, c'est reconnaître. En donnant un nom à l'enfant, elles reconnaissent la fécondité de l'histoire. En reconnaissant Ruth comme « meilleure que sept fils », elles attestent la puissance de l'amour fidèle.

Ces témoins féminins incarnent la **mémoire communautaire** : celle qui ne juge pas selon la loi, mais selon la vie.

#### 6. Qui sont nos témoins ?

Cette question finale du texte nous rejoint : Qui sont les témoins de nos propres traversées ? Et comment témoignons-nous, nous-mêmes, des passages que nous vivons ?

Nos vies, comme celle de Ruth, sont faites de frontières franchies, de pertes et de renaissances. Mais il faut des **témoins** pour que ces traversées deviennent des **histoires** et non des exils.

Des témoins qui disent : « Tu n'es pas effacé, tu fais partie de l'histoire. »

Ruth, bien que « invisibilisée » dans la narration, continue de **porter la mémoire du passage** : celle d'un Dieu qui traverse les frontières humaines, qui se fait proche, qui se mêle à l'histoire des peuples.

## 7. Une finale ouverte : de Ruth à David, de Bethléem à Jésus

La généalogie finale (v.18-22) rattache Obed à Jessé, et Jessé à **David**.

Ainsi, l'histoire intime de deux femmes devient **histoire nationale**, puis **histoire messianique**.

Mais ce n'est pas l'histoire des puissants : c'est celle de l'accueil, du déplacement, du métissage et de la grâce.

Ruth, l'étrangère intégrée, devient la **mère du roi** — et, par la suite, l'ancêtre du Christ.

Ce que la société jugeait marginal, Dieu l'a choisi comme **matrice du salut**.

C'est le grand retournement du livre : l'histoire du Rédempteur commence avec une femme étrangère qui aime et qui ose.

Le livre de Ruth se clôt sur une célébration : celle de la **vie retrouvée** et du **Dieu fidèle** qui agit à travers les gestes humains.

Mais cette joie n'efface pas les tensions :

- L'amour et la perte,
- L'inclusion et l'assimilation,
- La mémoire et l'oubli.

Ruth nous enseigne que la foi n'est pas une appartenance figée, mais une **traversée habitée**, un déplacement continu où la bénédiction naît du risque.

Et peut-être qu'à travers le silence du texte, l'on entend encore la voix de Ruth, la femme étrangère devenue source de vie, nous rappeler : « Là où tu iras, j'irai. »

## Conclusion générale : Ruth ou l'histoire du Dieu qui traverse nos frontières

Le livre de Ruth est un petit récit aux résonances immenses. Quatre chapitres seulement, et pourtant, toute l'histoire du salut y est contenue en germe : de la famine à la plénitude, de la mort à la vie, de l'exil au retour, de l'amertume à la bénédiction.

### 1. Un Dieu caché mais agissant

Dieu ne parle pas dans ce livre. Aucun miracle, aucune théophanie. Et pourtant, il est là, dans les gestes humains, dans la fidélité silencieuse de Ruth, dans la bienveillance de Booz, dans la plainte de Noémi. Le livre de Ruth révèle le visage d'un Dieu discret, non pas absent mais présent au cœur de la vie ordinaire. Il n'intervient pas de l'extérieur : il fait que les chemins se croisent, que les cœurs s'ouvrent, que la grâce circule.

Ce Dieu n'impose pas, il inspire. Ruth en est le témoin : c'est par sa décision libre, par son oui audacieux, que s'accomplit la promesse. Ainsi, le livre de Ruth raconte la providence de Dieu au féminin, une providence tissée de douceur, de courage et de confiance, qui se fraie un passage au cœur de la fragilité.

### 2. De l'amertume à la bénédiction : le chemin de Noémi

Noémi est la figure du passage de la nuit à la lumière. Elle commence dans la perte et la désolation : « Le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume. » Mais son amertume n'est pas incrédulité : elle continue à parler de Dieu, à lui parler. Sa foi passe par la plainte, comme celle des psaumes.

Noémi devient ainsi figure de Jésus abandonné et souffrant, du Serviteur fidèle qui crie vers Dieu dans la nuit, mais qui demeure dans l'amour. Et lorsque la lumière revient, Noémi ne reprend pas son nom par orgueil, elle le reçoit comme un don. Elle, la vide, devient comblée ; elle, la stérile, reçoit un enfant dans ses bras. La femme qui disait « je suis rentrée les mains vides » devient la grand-mère du Messie. Son parcours est une parabole pascal : du tombeau de Moab à la naissance d'Obed, de la mort à la vie, de la croix à la résurrection.

### **3. Ruth, figure de la foi qui traverse**

Ruth, l'étrangère, est l'autre visage du salut. Elle quitte son pays, son peuple, ses dieux. Elle s'avance dans un avenir incertain, portée seulement par l'amour et la fidélité. Sa parole : « Ton peuple sera mon peuple, ton Dieu sera mon Dieu », est une profession de foi avant la lettre, un acte d'alliance libre. Ruth ne se convertit pas par contrainte, mais par amour. Elle choisit d'aimer une femme sans avenir et, à travers elle, le Dieu d'Israël.

C'est ainsi que la révélation s'universalise : la foi ne se transmet plus seulement par le sang ou par la loi, mais par la fidélité et la confiance. Ruth, la Moabite, devient mère dans la foi, préfiguration de Marie, qui dira : « Qu'il me soit fait selon ta parole. » Elle incarne la foi migrante, celle qui ose traverser, franchir, s'en remettre à Dieu. Sans discours, elle dit Dieu par sa manière d'aimer et de vivre.

### **4. Booz, le rédempteur qui accomplit la loi par la grâce**

Booz incarne la miséricorde agissante. Il est l'homme juste qui va plus loin que la loi : il ne se contente pas d'appliquer les règles, il les accomplit dans la charité. Il voit en Ruth non pas « la Moabite », mais la femme fidèle. En lui se dessine déjà le visage du Rédempteur qui rachète non par obligation, mais par amour.

Il annonce le Christ, celui qui, comme Booz, accueille l'étranger et frappe à la porte de nos maisons, celui qui unira justice et tendresse, vérité et grâce. En étendant son manteau sur Ruth, Booz accomplit un geste de salut : il couvre la honte, protège la faiblesse et ouvre l'avenir. Sous le manteau de Booz, comme sous les ailes de Dieu, l'humanité blessée retrouve refuge.

### **5. L'enfant d'une rédemption : Obed, le serviteur**

Le livre se clôt sur un enfant né du dépouillement, du courage et de la fidélité. Cet enfant, Obed, dont le nom signifie « serviteur », relie l'histoire de deux femmes à celle du roi David. Il est la promesse d'un royaume, mais aussi le signe d'un salut qui passe par le service. Par lui, la lignée messianique s'enracine dans la foi d'une étrangère et dans la douleur d'une veuve. Le salut vient du lieu de la faiblesse, non de la puissance. C'est déjà la logique de l'Évangile : « Dieu a choisi ce qui est faible pour confondre les forts » (1 Co 1,27).

## **6. Le Dieu des frontières traversées**

Le livre de Ruth proclame que Dieu agit dans les passages : de Moab à Bethléem, de la mort à la vie, de la loi à la grâce, de l'exclusion à l'accueil, du particulier à l'universel. Ruth est l'archétype de ce mouvement : elle traverse pour que Dieu traverse. En elle, Dieu franchit les frontières humaines — sociales, culturelles, religieuses — pour préparer la venue de Celui qui abolira les murs de séparation (Ép 2,14). Bethléem, la « maison du pain », devient le lieu où le Fils de Dieu naîtra : le pain de vie dans la chair de l'humanité. La Moabite ouvre le chemin au Messie : c'est grâce à elle que Bethléem devient le berceau du Rédempteur.

## **7. Une sagesse pour aujourd'hui**

Le livre de Ruth, relu à la lumière du Christ, nous enseigne que la foi commence dans le manque et se déploie dans la confiance, que la loi trouve sa vérité dans la miséricorde, que la grâce passe souvent par les mains des femmes, que le salut se cache dans la banalité du quotidien, et que Dieu écrit son histoire à travers les étrangers, les exilés et les sans-nom.

Ce récit appelle l'Église à être communauté d'accueil et de réconciliation, non pas forteresse identitaire. La vraie fidélité à Dieu, c'est d'ouvrir sa porte à l'étranger, comme Booz l'a fait, et de bénir là où le monde méprise.

## **8. De Ruth à Marie, de Bethléem aux extrémités de la terre**

La généalogie finale relie Ruth à David, puis, dans l'évangile de Matthieu à Jésus. Le fil se prolonge jusqu'à Marie, autre femme de Bethléem, humble servante qui porte en elle le Verbe fait chair. Ruth prépare Marie : la femme étrangère annonce la femme croyante. Et Marie accomplit Ruth : en elle, Dieu épouse définitivement l'humanité. Le livre de Ruth n'est donc pas seulement une belle histoire ancienne, mais une annonce avant l'heure, un Évangile caché dans l'Ancien Testament.

### **Une bénédiction finale**

Béni soit le Seigneur, lui qui ne laisse pas la terre sans rédempteur.

Béni soit Dieu, qui transforme nos exils en chemins, nos deuils en promesses, nos

frontières en passages, nos amertumes en fécondité.  
Béni soit le Dieu de Noémi, qui relève les affligés.  
Béni soit le Dieu de Ruth, qui accueille l'étranger.  
Béni soit le Dieu de Booz, qui rachète par amour.  
Béni soit le Dieu d'Obed, qui fait servir la vie à la vie.  
Béni soit le Seigneur, le Dieu de Bethléem, qui vient demeurer parmi nous.